

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 4 (1896)

Heft: 16

Artikel: L'Église romaine jugée par un de ses prêtres [fin]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉGLISE ROMAINE

JUGÉE PAR UN DE SES PRÊTRES.

Lettre d'un prêtre catholique-romain à un jeune abbé.

(Suite et fin.)

Depuis ce grand et terrible drame religieux, où nous avons, comme vous voyez, joué un si triste rôle, d'autres divisions moins importantes ont eu lieu par intervalles, détachant à chaque fois quelques parcelles du vieil édifice et réduisant de plus en plus l'étendue de la juridiction romaine.

Le cadre restreint d'une simple lettre ne permet point de s'en occuper, et m'oblige à passer outre sans autre réflexion. Il est un schisme, cependant, qui s'est produit plus récemment à la suite du dernier Concile, et dont je dois d'autant plus vous entretenir que vous arrivez de Suisse, où vous avez rencontré dans les églises dissidentes plusieurs de nos anciens confrères. Je veux dire le schisme des vieux-catholiques effectué avec moins d'éclat que celui des protestants, mais qui contient également pour nous de précieux enseignements et nous fournit l'occasion de constater encore une fois l'esprit systématique de notre Eglise, ainsi que l'absolutisme du St-Siège, où, malgré les évènements et les terribles leçons, l'on semble n'avoir rien oublié, ni rien appris.

Les anciens-catholiques donc, vous le savez, nous ont quittés parce qu'ils n'admettent point l'infalibilité pontificale et qu'ils rejettent absolument le nouveau dogme comme faux et opposé à toutes les origines du christianisme.

Par où nous voyons, cher ami, que plus nous changeons de dissidence, et plus c'est la même pierre de scandale que nous rencontrons; et, que, si c'est aux fruits que nous devons juger des prétentions irréductibles des papes, il nous faut avouer que leur théocratie n'a guère produit jusqu'ici autre chose qu'amertume et poison.

Depuis mille ans et plus que ce système d'infraillibilité était en incubation dans l'Eglise romaine, caressé doucement par les pontifes dont il flattait les ambitions, chauffé soigneusement par les courtisans qui y trouvaient un moyen commode de faire la cour aux dignités et aux prébendes, depuis mille ans, dis-je, ce n'est qu'en 1870 qu'il a pu arriver à son terme d'éclosion, à son épanouissement officiel et défini.

Or, cher confrère, la vérité m'oblige encore à déclarer que notre Eglise a commis une erreur et une faute en décrétant article de foi l'ancienne prétention des papes à la souveraineté spirituelle, et qu'en conséquence les vieux-catholiques qui protestent contre une pareille usurpation ont raison contre nous.

Car la papauté n'étant qu'une institution politique et purement humaine ne peut se prévaloir de priviléges qui n'étaient point dans le plan divin, priviléges ignorés et inappliqués du reste pendant les premiers siècles. Ce qui a fait dire à Lacordaire que l'Eglise véritablement chrétienne se trouvait entre les catacombes et Constantin; c'est-à-dire au temps où les évêques de Rome ne songeaient pas encore à la suprématie.

Les anciens-catholiques, qui voudraient ramener l'Eglise à cette époque lointaine, ont d'autant plus raison de s'élever contre la définition, qu'il est permis de douter de l'œcuménicité du dernier Concile, qui n'était composé que de Romains; et qu'après le décret nous sommes tombés dans un imbroglio inextricable où le pape confère l'infraillibilité au Concile, et où, cependant, l'infraillibilité de ce même Concile devient indispensable pour consacrer celle du pontife.

C'est assez bien réussi, comme cercle vicieux, n'est-ce pas?

Beaucoup d'esprits éclairés sont persuadés aussi que la liberté a manqué aux membres du Concile, parce que la coterie sans scrupules qui avait monté le coup, si je puis dire, a mené une telle campagne d'intimidations et d'injures, que l'évêque

le plus résolu à l'indépendance devait hésiter avant de s'exposer aux attaques violentes des promoteurs du nouveau dogme.

Il me revient à ce sujet qu'un de nos plus éminents prélates ayant eu la liberté grande de publier des observations en partant pour Rome fut taxé d'hérésie, et traité d'apostat par anticipation sans doute, et qu'on alla jusqu'à lui reprocher de n'avoir point d'acte civil bien établi; comme pour prouver qu'il n'avait pas le droit de faire d'opposition au sein du Concile. Hélas! A l'encontre de l'évêque le nouveau dogme avait bien un état civil et une paternité, lui, mais il n'en était pas moins, cependant, quelque chose d'hybride, de bâtard et contre nature, puisqu'il avait été conçu par une sainte compagnie et mis au jour par un ancien Carbonaro.

Mais, à côté de l'injure et de la calomnie, armes d'autant plus dangereuses qu'elles étaient maniées par des Basiles revêtus de pieuses livrées, les meneurs infaillibilistes eurent aussi recours aux manœuvres de la mise en scène, et, en habiles machinistes, ils tirèrent un merveilleux parti du prestige, même factice, que répandait le règne de Pie IX. Ils avaient créé, depuis les dernières années surtout, toute une atmosphère d'apothéose autour du pontife, à tel point que quelques enthousiastes avaient songé sérieusement, paraît-il, à le faire béatifier même de son vivant. C'est sous la triple auréole du martyr, de l'apôtre et du voyant qu'il apparaissait dans les écrits et les discours des apologistes. Son long pontificat en faisait un autre Pierre et servait de thème à une prédestination manifeste. De sorte que de tout ce savant agencement l'infaillibilité ressortait comme un hommage nécessaire à tant de vertus, et que les opposants devaient être considérés comme des ennemis personnels d'un si grand pape.

Mais l'on tira surtout un prodigieux parti de la Conception-immaculée qui était représentée comme l'œuvre géniale et personnelle du pontife. Des poètes de circonstance, ingénieux autant qu'ingénus, paraphrasèrent le cantique des cantiques en l'honneur de Marie; et des orateurs en vogue surenchèrissent avec de si belles périodes que la Vierge elle-même se manifestait et réclamait une gloire spéciale pour l'apôtre de sa pureté.

Comme conséquence logique, des fêtes splendides furent organisées aux sanctuaires miraculeux où la cire et les théo-

ries de lumières tenaient le premier plan du programme. De façon qu'il n'est que juste de dire que les lampions de Fourvière, de N.-D. de la Garde et d'ailleurs n'ont été que le prélude et l'annonce des illuminations de la ville sainte après la proclamation de l'inaffabilité.

Les pénitentes du grand ton subirent si bien l'entraînement, qu'il fallut modérer leur zèle, surtout aux alentours du Concile, où elles exercèrent une influence remarquée sous le nom de matriarches. Et c'est ainsi que le dogme si bien préparé fut enfin enlevé, arraché au Concile.

Tout le monde, cependant, ne fut point dupe de ces chandelles romaines et d'une aussi habile tactique. En présence du triomphe de la coterie, beaucoup de prélates se retirèrent, le cœur serré et l'âme profondément attristée. Des catholiques de haute intelligence, pénétrés des besoins de l'époque, jaloux de la vérité, parlèrent avec indignation de l'idole du Vatican; et plusieurs prêtres d'une réelle valeur renoncèrent au ministère pour être conséquents avec eux-mêmes, et formèrent en dépit des railleries et des outrages le vieux-catholicisme dont vous venez d'entrevoir le fonctionnement et les progrès.

Sans le souci du morceau de pain, sans la pusillanimité qui est la mère des accommodements, beaucoup d'autres auraient suivi ce mouvement de protestation. Ils ont préféré se réfugier dans le silence respectueux, et garder l'étiquette de l'orthodoxie romaine. A ce prix ils ont conservé la considération de notre Eglise. Pour qui connaît le réseau inextricable dans lequel est enserré le prêtre romain, il serait difficile, assurément, de blâmer une pareille attitude; mais, combien ne serait-il pas plus difficile de jeter la pierre à des confrères plus courageux que nous, et qui ont préféré la franchise à la dissimulation.

D'où je conclus encore que cette rupture nouvelle nous incombe presque entièrement, et qu'elle a été de la part de notre Eglise une grande faute, greffée sur une erreur funeste.

De plus, parmi les vieux-catholiques, plusieurs et non des moins distingués, sortaient des sociétés religieuses, où ils avaient pu voir de plus près le jeu des ficelles, j'ose le dire, qui avaient imprimé le mouvement infaillibiliste, et fait agir comme des automates les membres de la majorité du Concile. De là est née chez eux une antipathie profonde pour les intrigues de ces

compagnies célèbres, et un sentiment de réprobation, qu'ils n'ont pas eu de peine à communiquer, contre ces Machiavels en floc qui ont accaparé le gouvernement de l'Eglise. Mieux situés que nous pour connaître les dessous des ordres religieux et mieux apercevoir les trucs de leurs coulisses, ils ne cachent point toute l'horreur que leur inspirent ces encombrantes sociétés. Nous les honorons, nous, comme des lumières du sanctuaire, comme des soutiens du St-Siège, pendant que nos anciens confrères les tiennent au contraire pour les pires ennemis de la religion, pour des obscurantistes qui mettent le bousseau sur la lumière et paralysent tout élan vers le progrès.

Qui a raison dans une si complète opposition? La réponse n'est pas douteuse; ce sont encore les dissidents qui voient clair, et nous qui voyons trouble.

Le monachisme en effet, qui n'est pas d'institution divine et qui n'avait point de place dans la hiérarchie chrétienne, s'est cependant fait jour peu à peu, d'abord comme simple superféitation religieuse, puis s'est attaché à l'Eglise comme conseil, et finalement y a acquis une part si prépondérante qu'il en est devenu l'élément aristocratique et tout puissant.

Car l'influence néfaste des réguliers s'est étendue insensiblement à tous les degrés de la hiérarchie, et partout s'est, avec audace, substitué à l'autorité légitime. Courtisans cauteleux et sans scrupules, les jésuites, par exemple, à force de flatter l'ambition des pontifes, sont parvenus, dès leur début, à mettre le pape en tutelle et à usurper le pouvoir au Saint-Siège.

De l'Eglise romaine ils ont fait une monarchie plus absolue que jamais, mais une monarchie de décadence où le général des jésuites tient la place de Richelieu et le pape seulement celle de Louis XIII. Le Vatican est devenu par eux un grand château féodal sans doute, mais c'est le Gesù qui en occupe le ministère.

Et les évêques, vrais successeurs des apôtres cependant, n'ont appris à l'ombre de la compagnie, qu'à obéir, qu'à s'incliner, au lieu de commander et de conduire. Aussi ne sont-ils plus les gardiens de la foi, ni les docteurs de leurs Eglises. Grâce aux doctrines des jésuites, leur apostolat s'est métamorphosé depuis longtemps, mais plus encore aujourd'hui, en un simple emploi de fonctionnaires. De sorte que le plus bel éloge

qu'on puisse faire d'un évêque aujourd'hui, c'est de dire de lui qu'il est un bon administrateur, ou le pendant du préfet dans un département.

Les traités de l'ancienne théologie où se manifestaient les tendances de l'Eglise gallicane et les aspirations d'une place au soleil, ont été remaniés, refondus par les ordres religieux, et imposés dans les séminaires, afin d'infuser les doctrines nouvelles au clergé qui y avait été jusque là réfractaire. Nos prélats inconscients le plus souvent de leur déchéance vont présider aux examens des jeunes prêtres, et se font un devoir de donner les meilleures notes, ainsi que les premières places à ceux qui ont le plus brillé dans la solution des cas du filandreux P. Gury, ou dans l'exposition des thèses infaillibilistes qui sont précisément l'anéantissement de l'autorité épiscopale. Vous connaissez assurément la fantaisie burlesque et macabre où un écrivain humoristique parle du guillotiné par persuasion. Il y a des moments où je crois que cet auteur malin songeait au chef de chaque diocèse en composant sa boutade. En ce cas, il aurait oublié de dire si ce ne sont pas les jésuites qui ont dressé les bois de justice.

Quant au clergé séculier qui avait, lui aussi, une importante mission à remplir, qui avait reçu un legs précieux dans le testament du Christ, il est complètement effacé aujourd'hui et n'est plus guère bon, comme disait un grand vicaire, qu'à fournir des sacristains aux jésuites. — Ces derniers font cependant parfois du ministère, mais c'est du ministère transcendant où il faut toujours les plus grands jeux des grandes orgues avec accompagnement de la forte somme. Ils font aussi construire des chapelles à côté des églises des paroisses, mais c'est pour y attirer les pénitentes de fin linge, laissant seulement au clergé paroissial le gros linge ou les étoupes.

Oui, les moines, cher collègue, ont été le fléau de l'Eglise et ils continuent à l'être: ce sont eux qui ont soufflé le délire du pouvoir et de la domination à nos pontifes, et ont provoqué les schismes, les discordes. Ce sont eux qui ont fait l'inquisition, et qui s'y sont distingués comme tortionnaires; eux qui sont prêts à recommencer le jour où l'autorité civile mettrait la magistrature à leur service.

Ce sont les moines aussi qui ont fait dévier l'étude de la théologie, et l'ont dégradée au point qu'elle n'est presque plus

chez nous qu'une compilation de dissertations baroques, qui discréditent la science théologique devant les gens du monde et nous font assimiler à des cervaux détraqués. Que voulez-vous en effet qu'ils pensent de nous en présence de titres de thèses, comme celui du sexe des anges, celui des propriétés du lait de la S^{te}-Vierge, où celui de l'immaculée-conception de Joseph?

Quant à la morale, tout le monde sait que c'est aux jésuites qu'appartient la doctrine désastreuse du probabilisme, qui favorise à peu près tous les vices, pourvu qu'on sache choisir ses auteurs; aux jésuites que l'on doit la fameuse maxime, que la fin justifie les moyens, et que dans toutes nos actions l'important est de diriger son intention. De telle sorte qu'en commettant un adultère une personne qui dirige son intention de manière à vouloir procurer la gloire de Dieu, ou donner des héritiers à une famille chrétienne et des soutiens au St-Siège, loin de commettre un crime, accomplit au contraire un acte de dévouement et de vertu. Et l'on cite comme exemple à l'appui le cas du prophète Osée, qui donna des enfants à une prostituée pour favoriser les desseins de Dieu sur Israël.

Pour vous montrer mieux encore, mon cher abbé, que les ordres religieux ont abusé, trafiqué des plus saintes choses, laissez-moi vous dire en particulier ce que les jésuites ont fait de la vertu de pauvreté, dont ils font, comme vous savez, une éclatante profession. Malheureusement ce n'est qu'une profession platonique chez eux, et la réalité est loin de l'étiquette. Car la pauvreté pour la S^{te}-Compagnie n'a jamais été qu'un masque, un trompe-l'œil pour les naïfs, pendant que l'amour des biens que le Christ a maudits sont l'unique objet de leur ambition et de leurs convoitises. Tellement que, déguisement abominable, ces prétendus pauvres de Jésus-Christ font au contraire vœu de richesses le jour où ils entrent en religion.

Aussi, comme quelques RR. PP. parlaient un jour de renoncement et de pauvreté chrétienne devant M^{gr} d'Astros, archevêque de Toulouse, bien situé pour connaître les agissements de la Société: « Oui, oui », ajouta le spirituel prélat, « la pauvreté, la sainte pauvreté existe toujours, et j'en vois souvent la manifestation!! Toutes les fois, par exemple, que j'aperçois un ouvrier remonter les degrés de l'église St-Etienne en donnant le bras à une fille qu'il vient d'épouser, je me dis: « Voilà un homme qui vient de faire le vœu de pauvreté! »

Et le vénérable cardinal avait raison. Car ce n'est plus que sous le toit des petites gens qu'habitent sans emphase le dénuement chrétien et la grande vertu évangélique, tandis que les millions affluent aux coffres-forts des compagnies qui prêchent le ciel pour posséder la terre. Puisque je viens de vous parler de Toulouse, et pour vous donner une idée de l'audace de certains moines à arracher les gros sous, et de leur adresse à remplir l'escarcelle, laissez-moi vous citer le fait amusant d'un Père jésuite qui, à bout d'expédients, imagina de se mettre lui-même en loterie, afin de trouver de quoi bâtir une chapelle dans la ville de Clémence Isaure, vers l'année 1861. — Il fut gagné par une dame patronnesse de haut vol qui l'eut et le posséda pendant quinze jours à sa disposition. — Cela est grotesque, mais prouve que tous les moyens sont bons pour amener l'eau au moulin du monastère.

De plus, dans les « *Monita secreta* » du Gesù, se trouve un chapitre qui vaut bien plus assurément qu'un pesant d'or, sur « La manière d'entretenir les veuves et de disposer de leurs biens » !! Aussi les jésuites ont-ils toujours eu de ces gallants destinés à agir auprès des femmes sur le retour, comme ils ont d'autres membres pour l'instruction et pour la chaire. Et tout cela rapporte; et voilà pourquoi le vœu de pauvreté a procuré au général de l'armée des jésuites un budget supérieur à celui de vingt petits rois de l'occident.

Après cela, comment s'étonner que la société civile tombe de plus en plus dans le scepticisme et déserte la foi de tout côté? Comment croire en outre que nos frères du vieux-catholicisme aient tort de répudier des institutions qui ont perdu la notion même du christianisme, et fait de l'Eglise romaine une étroite prison d'où l'on ne sort que par besoin d'air et de liberté?

Enfin, cher ami, il est un point sur lequel nous différons complètement avec les anciens-catholiques, et dont je veux vous dire un mot avant de terminer, à savoir: le culte qu'ils ont simplifié en le ramenant à Dieu seul, pendant que nous conservons avec un soin jaloux notre culte des Saints, ainsi que notre interminable mosaïque de vocables anciens et de dévotions nouvelles. — Ici encore je donne hautement raison à nos confrères de là-bas, et je condamne, sans réserves, le sentimentalisme de toutes ces dévotions qui exaltent les esprits

dans des voies périlleuses, où la foi se condense dans le cerveau en vapeurs enivrantes, au lieu de descendre dans les régions calmes de la conscience pour réaliser l'amour de Dieu par l'amour des hommes.

Sans s'en apercevoir, l'âme fidèle est conduite dans notre culte par l'attrait du sensualisme. Nous favorisons les moins nobles instincts du cœur, au lieu d'élever l'esprit et d'adorer en vérité. Aussi donnons-nous les titres les plus séduisants à nos sujets de dévotions où il y a toujours du sacré-cœur de Jésus, de la Vierge ou de St-Joseph, et où les braves dévotes deviennent les tendres épouses de Jésus ou les héroïques amantes de son divin cœur; tandis qu'on enrôle les bons jeunes gens sous la bannière enguirlandée des croisés de Marie.

En vérité, il y a un monde entre l'Eglise des premiers siècles et ce je ne sais quoi dont l'ébauche grossière a commencé avec l'invasion des barbares, et ce raffinement religieux en vogue de plus en plus, espèce de christianisme travesti ou de christianisme paganisé. Au lieu de parler aux sens, c'est à la raison qu'il conviendrait de s'adresser en entretenant les peuples de leurs droits, de leurs devoirs, et non de légendes poétiques, fabuleuses autant que celles de l'ancienne mythologie.

A une époque où, après la bataille des idées, commence déjà la lutte sociale et effective, il conviendrait de rompre aux foules un pain plus substantiel que les crèmes soufflées des apparitions miraculeuses. Mais nous ne pouvons nous en départir. Nous avons tant de Saints à fêter, tant de madones à honorer qu'on n'a guère le temps de s'occuper du reste: le reste c'est l'Evangile, c'est Jésus-Christ.

Aussi que d'âmes sont brisées et gémissent dans le secret! Que d'esprits d'élite refusent d'accepter le sacerdoce dans les conditions qui lui sont faites!!

De toutes ces indications, vous voyez à n'en pas douter, cher collègue, qu'il n'y a pas que de la lumière, de la sérenité au ciel de notre Eglise. Les aveugles mêmes s'aperçoivent à présent qu'il s'y trouve des nuages et d'épaisses ombres aussi.

A quoi servirait de nier l'évidence? Plus moyen de cacher aujourd'hui l'histoire vraie, tout le monde fouille le passé qui sert à juger le présent.

Nous aurions beau du reste nous évertuer, nous épaiser à l'apologie générale, et nous persuader que nous sommes sans défaut et sans reproches, nous n'en serions pas plus avancés. Car ce qui importe le plus, ce n'est pas ce que nous pouvons dire de nous, c'est ce qu'en pensent les autres, surtout lorsqu'on est une grande Eglise dont la prospérité dépend du respect et de l'estime que l'on inspire.

Nous avons fait les schismes plus que les autres Eglises chrétiennes; nous devons donner plus que les autres l'exemple de la condescendance. Nous avons trop besoin qu'on nous pardonne pour n'être pas disposés à la fraternité et au pardon.

Lorsque l'union se fera, j'ignore si c'est d'en haut ou d'en bas qu'elle viendra. Présentement j'estime que les humbles, les petits doivent se tendre la main, comme font parfois les combattants des camps opposés dans la mêlée.

Les chefs suivront peut-être ce mouvement généreux; et, Dieu aidant, vous aurez peut-être la satisfaction de voir, mon ami, le règne de la paix religieuse en ce monde, ce qui fera de l'Eglise universelle la véritable Cité de Dieu, et sera l'image vraie de la céleste Jérusalem.

Pardonnez-moi mes longueurs, mon bon et cher abbé. J'ai parlé d'une cause qui me tient au cœur, et pour le succès de laquelle je souhaite à l'Eglise beaucoup de jeunes prêtres courageux et éclairés comme vous.

L'ABBÉ **.